

MÉMOIRE JUIVE mjd bulletin

Numéro 28

Mars 2014

é d i t o

En ces temps troublés, nous réaffirmons le but de notre association : transmettre les témoignages photographiques dont nous sommes porteurs dans le domaine singulier de l'immigration et de l'intégration des Juifs en France.

Ces images nous révèlent la réalité des époques passées et nous restons persuadés de leur rôle pédagogique alors que se libère la parole antisémite.

Chaque panneau de notre exposition lie image et texte pour offrir un "regard" sur immigration et intégration. En ce début d'année notre exposition a été présentée pour la première fois à des élèves d'un lycée de la région parisienne. Onze classes de première ont vu notre exposition commentée par leurs professeurs et ont écouté en conclusion le témoignage de Frida Wattenberg avec une attention étonnante pour un si jeune public. Puis l'exposition a été installée dans la mairie du 2ème arrondissement de Paris. Il s'agit du quartier de la Bourse qui n'a jamais été un *quartier juif*. Nous essayons d'aller vers la population française dans sa globalité. C'est la raison pour laquelle la prochaine étape sera la présentation de l'exposition en province et Grenoble en sera la première étape.

Nous avons utilisé les photographies du fonds Mémoire Juive pour réaliser avec le F.S.J.U. un documentaire sur l'engagement juif pendant la guerre 14-18 qui sera présenté le mardi 18 Mars à 20h à l'Hotel des Invalides dans le cadre du Centenaire de la première guerre mondiale. C'est pour nous une première expérience dans la présentation filmée de l'immigration et de l'intégration à l'époque de la grande Guerre. Notre espoir est de pouvoir élargir cette présentation audiovisuelle à toute la période qui nous intéresse.

Transmettre en écrivant nos histoires familiales. Combien d'entre ces immigrés ont affirmé leur attachement à la France. Vous en trouverez encore l'exemple dans les textes de nos membres qui ont fait du témoignage une obligation morale constante. Nous espérons que, nombreux seront ceux qui voudront bien écrire et communiquer leur expérience. C'était également le but poursuivi

par le livre Images de la Mémoire juive (Ed. Liana Lévi) publié par nos anciens. Nous lançons aussi un appel aux générations suivantes, enfants de la guerre ou de l'immédiate après guerre ; toutes les visions de l'intégration qu'elles voudront partager avec nous sont passionnantes. Et nous vous invitons à ce propos à lire l'histoire de Talila.

Toute réflexion relative aux origines, à l'immigration ou à l'intégration a sa place dans notre bulletin. C'est pourquoi nous remercions Henri Minczeles, spécialiste de l'histoire juive polonaise, qui nous fait l'amitié de nous relater son récent voyage en Pologne.

Nous comptons sur tous pour partager d'autres relations de voyage, d'autres évocations des vies familiales d'avant-guerre, des joies et des drames des heures difficiles, du quotidien de la période de reconstruction et pour nous faire part de vos réactions. Nous espérons ainsi enrichir la mémoire collective et éclairer toujours plus précisément la richesse de la présence juive en France. ■

Jean Pierre Randon

Sommaire

Éditorial	page 1
Exposition au lycée	page 2
Exposition mairie du 2°	page 3
Trois jours en Pologne	page 4
Mila Racine	page 5
Talila	page 6 & 7
Centenaire 14-18	page 8
Praschkover, le potron	page 9
Témoignages	pages 10
Jean Zay	pages 11
Les 70 ans du CRIF	pages 12 & 13
Marcel Jacno	pages 14 & 15
Typorama	page 16

EXPOSITION AU LYCÉE ANDRÉ BOULLOCHE - LIVRY GARGAN

À PROPOS ...

La micro-histoire éclaire l'Histoire. Parfois ces deux facettes des réalités passées connaissent quelques points de friction. Il y eut, il y a peu, une conférence au Mémorial de la Shoah pour présenter « Le livre noir des Juifs en Pologne » publié il y a quelques mois en français mais édité aux Etats unis en ... 1943. Ce livre disait tout sur le sort des Juifs en Europe. Le Mémorial avait confié à Georges Bensoussan la tâche de présenter Willy Coutin qui en a établi l'édition française et à Alexandre Adler, historien et politologue, le soin de le commenter. Ce dernier fit un tour d'horizon de la Pologne du XXe siècle et tenta une explication peut être volontairement provocatrice sur le rôle des Polonais soumis à une pression insupportable de l'occupant nazi et qui cependant comptent parmi le plus grand nombre de justes. Toutes choses vraies sans doute mais qui n'empêchèrent pas des mouvements divers dans la salle. Pour l'assistance parmi laquelle il y avait beaucoup de survivants de la Shoah d'origine polonaise, de fils et filles de déportés de même origine, la Pologne reste infréquentable. Ils disent que la France n'est pas antisémite même si des individus peuvent l'être alors que la Pologne l'est même si des individus ne le sont pas et si certains sont même des Justes. Ce sentiment répandu est peut être faux pour un historien mais partagé par un grand nombre, il devient un fait historique. Ne s'impose-t-il pas à l'historien et au politologue ?

Jean Pierre Randon

L'exposition photographique de la Mémoire Juive, *Un regard sur l'immigration et l'intégration des Juifs en France 1880-1948* a été présentée début Janvier, pour la première fois, dans un lycée de la banlieue parisienne, le lycée André Boullouche à Livry-Gargan (93190). Ci dessous deux photos de l'exposition dans cet établissement et une photo de la conférence de Frida Wattenberg qui a clôturé cette manifestation.



Photos Jean Birenbaum



EXPOSITION À LA MAIRIE DE PARIS II^e

Pour la première fois, notre exposition de photos a été présentée dans la mairie du II^e arrondissement de Paris. (du 20 janvier au 7 février 2014).

Le vernissage a eu lieu le mardi 21 janvier en présence du maire de l'arrondissement, Monsieur Jacques Boutault et de ses collaboratrices, Mesdames Butin-Friez et Lahmer.

Monsieur Boutault a prononcé une courte allocution très intéressante et émouvante.

Jean-Pierre Randon, secrétaire général de l'association a rappelé dans un bref historique la genèse de cette exposition.



En présence de nombreux invités, cette inauguration s'est terminée par un pot de l'amitié offert par la Mairie.

Cette exposition qui retrace l'évolution et l'intégration de l'immigration des juifs de France de 1880 à 1948 a été complètement rénovée et modernisée, par la présentation de nouveaux panneaux, plus légers et plus facilement transportables. Cela nous permet d'envisager des présentations en banlieue

Notre exposition "Un regard sur l'immigration et l'intégration des Juifs en France" sera présentée du **lundi 26 Mai au Vendredi 6 juin** à la Mairie de **GRENOBLE (38000)**

et en province. La dimension des panneaux a été standardisée afin de pouvoir être installée dans des locaux très divers, comme par exemple des locaux scolaires. (Voir le compte-rendu à venir sur l'exposition dans le lycée à Livry-Gargan.)

Nous possédons un fonds de 6.000 photos, qui ne peuvent pas être exposées, mais sont conservées et visibles à la demande du public dans une salle du Mémorial de la Shoah.

Durant les deux semaines de l'exposition, nous avons eu le plaisir d'accueillir tous les visiteurs et cédé une vingtaine de nos livres

Tous les jours, Frida, Véra, Daisy, Rachel, Muriel, Claude et Hélène, David et Jacqueline et moi-même, nous nous sommes relayés pour assurer la réception et si nécessaire de guider les visiteurs.

Cette permanence nous a permis de recueillir des témoignages de plusieurs personnes dont certaines ont accepté de laisser leurs impressions sur notre Livre d'Or.

Nous remercions le Maire du II^e pour nous avoir permis d'installer notre exposition dans les locaux de la mairie et de sa gentillesse à notre égard.

Georgette Blajchman.



Allocution de M Jacques Boutault Maire du 2^e arrondissement lors de l'inauguration



Trois jours éclair en Pologne

par Henri Minczeles

Début octobre dernier, nous étions une cinquantaine, sous les auspices du Centre Medem Arbeiter Ring (à ne surtout pas confondre avec la bibliothèque Medem qui autrefois leur appartenait, mais c'est une longue histoire à ne pas raconter) nous sommes partis à Varsovie pour trois jours.

Il y avait aussi la visite d'autres villes de Pologne, Lodz, Cracovie, Lublin et Bialystok. Les organisateurs avaient estimé qu'il ne fallait pas nous rendre sur les lieux de mort, Treblinka, Majdanek Auschwitz-Birkenau mais plutôt connaître les grandes cités qui avaient abrité de grandes communautés juives.

Une trentaine d'amis, se sont résolus à ne voir que l'ancien Paris d'Europe centrale qui, comme on le sait, a été totalement rasé par les nazis lors de l'insurrection des troupes polonaises à l'été 1944, alors que les troupes soviétiques, l'arme au poing, assistaient sur la rive droite de la Vistule à l'anéantissement des patriotes polonais.

C'était la cinquième fois que je me rendais dans cette cité, lieu de naissance de mes parents, qui avaient pris un aller simple dans les années 1920, en raison du manque de travail et d'un antisémitisme épouvantable. Ils auraient bien voulu accoster à New York et retrouver une partie de ma famille qui y résidait, mais la politique des quotas des Etats-Unis leur interdisait l'entrée.

Partis en fin de matinée par Air France, deux heures après, nous étions à l'aéroport puis à l'Hôtel Mercure Centrum et nous avons écouté des Juifs polonais nous montrer un autre visage de leur patrie.

Cela nous a considérablement étonnés, Il n'y avait plus de Juifs, 20 à 30 000 au lieu de 3 300 000 en 1939 et le pays était devenu parfaitement homogène alors qu'en 1939, il rassemblait dix millions de personnes qui, sur trente millions n'étaient pas des Polonais de souche. Débarrassé du communisme et malgré la haine distillée par l'antisémitisme de Radio Marja (et chez nous en France ?) nous avons sillonné en car et à pied un tour du centre-ville. Dès le lendemain de bonne heure, avons visité les lieux « névralgiques » où demeuraient les Juifs du Ghetto.

Sans les citer tous, rappelons principalement : la visite à pied de la vieille ville (Staro Miasto), reconstruite à l'identique. Puis nous arpentons sur les traces de nos aïeux à la différence qu'au lieu des taudis d'antan ce sont des bâtiments modernes, dont plusieurs gratte-ciels. Un arrêt devant le monument aux héros du ghetto dû à Nathan Rapoport, qui rappelle un peu le Chant du Départ de notre Arc de Triomphe à l'Etoile.

Un peu après, nous nous arrêtons devant un grand pan de mur du ghetto. L'émotion nous étreint.

Puis, nous longeons la rue Zamenhof (le créateur de l'Espéranto) et une partie de la rue Nalewski qui mène à la rue Mila. Au numéro 18, un monticule rappelle le bunker où des combattants

du soulèvement du Ghetto, en avril 1943, sous la conduite de Mordehai Anielewicz se donnèrent la mort plutôt que de tomber vivants aux mains des nazis.

Nous arrivons à l'Umschlagplatz près de la voie ferrée d'où partirent près de 300 000 Juifs vers Treblinka, le lieu de mort des Juifs de Varsovie. L'Umschlagplatz est un simple mur en quadrilatère où sont gravés des prénoms des femmes et des hommes qui partirent vers l'au-delà. Chemin faisant, nous découvrons des stèles, de petits monticules avec les noms des leaders, ceux et celles qui s'opposèrent à la barbarie en préférant mourir pour leur dignité.

Nous pas se dirigent vers le petit monument du socialiste juif du Bund, Szmul Zygielbojm, cet homme qui se suicida à Londres pour protester contre l'indifférence du monde libre. Et voici l'orphelinat du pédagogue Janusz Korczak avec les enfants partant vers la mort.

Puis, nous avons la chance de visiter en exclusivité le Musée de l'Histoire des Juifs de Pologne, encore inachevé, qui sur un plan virtuel projeta un film décrivant un millénaire d'histoire qui jalonne les périodes tourmentées ou relativement calmes du passé de nos ancêtres. Enfin, nous visitons à pied la vieille ville avant de partir au théâtre juif assister à un spectacle, sur la cité cosmopolite d'Odessa.

Le lendemain matin, nous reprenons le car et arrivons au grand cimetière juif de Varsovie pour emprunter la grande allée où nous voyons les mausolées et les tombes d'écrivains et de leaders bundistes, notamment celle de Marek Edelman, le grand leader qui vécut en Pologne. Il fut le symbole de la résistance d'un homme à toutes les dictatures nazies et communistes.

Une allocution devant diverses personnalités est prononcée par le président du Centre Medem, Léopold Braunstein. Puis nous nous rendons dans la synagogue Nozyk, édiflée de 1898 à 1902. Nous y rencontrons des représentants de la communauté judéo-varsoviennne.

Et maintenant une visite de l'Institut Historique juif et une conférence d'une spécialiste de l'histoire de ce parti juif de 1939 à 1949, dissous par les staliniens de l'époque.

Nous voici de retour en France.

L'Histoire continue comme le disait le grand historien Simon Dubnov, « ayant parcouru les mille et un combats sur les champs de bataille de l'esprit ».

L'Histoire continue parce que le yiddish est toujours vivant.

L'Histoire continue par ce que nous sommes là.

Mir zeynen do. Nous sommes là. ■

Henri Minczeles

Auteur notamment de

Une Histoire des Juifs de Pologne

Ed. Denoël Coll. Religion, Culture, Politique, en livre de poche.



Récemment, au Lycée Racine de Paris, a eu lieu une importante commémoration, celle du soixante-dixième anniversaire de la mort de Mila Racine.

Mila, née à Moscou en 1921, émigrée en France avec les siens, avait été élève dans ce Lycée Racine de Paris.

Une plaque rappelle que trois élèves juives ont été déportées de cet établissement.

En 1942, Mila Racine, jeune fille de 18 ans, avait rejoint la Résistance juive, aidant les internés dans divers lieux et particulièrement au camp de Gurs.

Ensuite, elle gagne Saint-Gervais (Haute Savoie) où elle dirige un groupe local du Mouvement de Jeunesse Sioniste (MJS) que de nombreux persécutés avaient rejoint.

Puis elle part pour Annecy, où avec son frère Emmanuel (dit « Mola ») ainsi qu'avec Georges Loinger, elle commence à organiser des passages d'enfants en Suisse.

En septembre 1943, en gare d'Annecy venant de Nice avec un groupe d'enfants, je vois Mila venir au devant de moi amenant au Lycée Berthollet des petits qui allaient attendre leur tour pour passer la frontière.

Le 21 octobre 1943, à Saint-Julien-en-Genevois, le convoi d'enfants qu'elle dirige avec Roland Epstein est intercepté par les Allemands et conduit à Annemasse à la prison de l'hôtel Pax, siège de la Gestapo.

Taisant leur judéité ils sont déportés dans des camps de concentration. Roland à Buchenwald et Dora d'où il reviendra. Mila à Ravensbrück où des survivants ont témoigné de sa conduite exemplaire.

Pour réparer des voies ferrées bombardées par les alliés, les Allemands emmènent des femmes de Ravensbrück à Mauthausen. C'est ainsi que le 30 mars 1945, lors de l'un de ces bombardements alliés, Mila est tuée par un éclat d'obus.

Quand paraît le livre de l'américaine Nancy Lelenfeld sur Mila, le Lycée Racine apprend que cette résistante était une de ses élèves et prépare sa commémoration.

Le jour de la cérémonie, une foule immense se présente au portail de l'établissement. Parmi elle, André Panczer le président actuel du COMEJD fut l'un des enfants passés en Suisse, emmenés par Mila Racine. Après les interventions de Rachel Panczer et de Francine Christophe, les élèves présentent une succession de textes, de chants et d'interprétations musicales d'une qualité exceptionnelle. Ces prestations artistiques émeuvent beaucoup Sacha, la sœur de Mila ainsi que Lili, sa nièce venue avec les siens d'Israël et moi-même.

Ensuite, prenant la parole, je me suis autorisée de rapporter les témoignages de Madame Marie- Josée Chombard de Lauwe, résistante et déportée elle aussi à Ravensbrück, qui m'a raconté comment Mila avait organisé une chorale à Ravensbrück, et comment dans ce camp de femmes où certaines arrivaient enceintes et y accouchaient, Mila avait volé chez les gardes allemands des gants en caoutchouc pour en faire des « tétines » ! Marie-Jo Chombard de Lauwe est présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD).

En fin de la cérémonie, la plaque à la mémoire de Mila Racine, élève du Lycée, Résistante morte en déportation, est inaugurée devant une foule recueillie.

Frida Wattenberg

Mila Racine

Cérémonie au Lycée Racine à Paris



Photos Charles Tremil



TALILA, une artiste bien connue

est de Krasnik, à une quarantaine de kilomètres de Lublin, qu'Itshèlè le tailleur et Kantshè la couturière, partent pour la France en 1936.

Sur la route, elle, connaîtra la prison en Allemagne. Ils se retrouvent enfin à Paris.

Aidés par la sœur de Kantshè et son mari, déjà sur place, ainsi que par des « *landsman* » ils s'installent dans un petit logement, rue Saint-Maur, où ils travaillent ensemble comme tailleurs sur mesures à domicile. Ils se marient en 1937.

Leur fils, Jacques, naît en 1937.

Durant la guerre, Itshèlè est caché en province

pendant que Kantshè se réfugie rue Alexandre Dumas dans Paris XI^e, chez sa sœur dont le mari est prisonnier de guerre et que ce statut protégera quelques temps. Jacques est hébergé chez des religieuses, les *Bonnes Sœurs* comme ont dit alors. Plus tard, ils seront cachés, ensemble, à la cité des Fleurs, dans le XVII^e arrondissement, chez des Parisiens dont le fils se trouve être...milicien.

Après la guerre, ils retrouvent leur appartement et reprennent leur travail.

Toute la famille restée en Pologne a été anéantie Talila naît en 1946.

À la maison on parle le yiddish. Plus précisément, ce sont les parents qui parlent yiddish, les enfants comprennent mais répondent en Français.

Les parents lisent des journaux Yiddish mais aussi *France Soir*.

Kantshè, elle, adore lire en français les grands auteurs classiques.

Pas d'activité militante et pour ce qui concerne la pratique religieuse, elle se limite aux repas traditionnels qui marquent les principales fêtes. Néanmoins, à l'occasion de Rosh Hachana, chaque année, ils ne manqueront pas d'envoyer des cartes de vœux à la famille et à tous les amis.

Ces gens modestes attachent une importance considérable aux études de leurs enfants et considèrent l'école comme le meilleur moyen de leur faire quitter leur monde ouvrier pour celui des intellectuels.

Jacques deviendra professeur de Français.

Durant son adolescence, Talila fréquente le *DROR*, mouvement de jeunesse sioniste de tendance socialiste.

Comme tous ceux qui ont fréquenté ces groupes au cours de leur adolescence, elle en conserve encore aujourd'hui, des souvenirs forts et émouvants ainsi que des amitiés toujours intenses.

Elle y découvre, en particulier, la danse israélienne

ainsi que les chants en hébreu (elle pratiquait les deux disciplines avec grâce et talent - note du rédacteur -)

Puis arriva le temps du choix, faire son « *Alya* » ou quitter le *DROR*.

Choissant de rester en France, elle continue de pratiquer le chant au sein de la troupe « *Kol Aviv* », créée

par d'anciens du *DROR* désireux d'exprimer par la danse et le chant leur attachement à la culture juive. Talila intègre au répertoire, jusque là exclusivement hébreu, une puis deux chansons en Yiddish. La troupe se produit et anime divers événements comme des mariages ou autres. « *Kol Aviv* » reçoit le prix de l'Académie Charles Cros en 1977.

À la fin des années 1970, Talila décide de se consacrer entièrement à la chanson.

Elle abandonne alors son travail de professeur de Français.

On peut remarquer que les deux émigrés de Krasnik, traversant les difficultés que l'on sait ont eu deux enfants professeurs de Français à Paris...

Vous avez dit *Immigration* et *Intégration* ?

Talila chante alors en soliste, accompagnée de musiciens.

Talila accepte de recevoir Jean Birenbaum et Marcel Apeloig dans son appartement, le 17 octobre dernier. Dans une chaleureuse ambiance toute empreinte de confiance et d'amitié, elle raconte la vie de ses parents, leur immigration et leur intégration en France.



Désireuse de perfectionner sa « langue d'intérieur »⁽¹⁾, elle se lie d'amitié avec Vera Solomon (fondatrice de l'AEDCY, ancêtre de la Maison de la Culture Yiddish) et suit son enseignement.

Elle rencontre des gens proches du Bund qui l'aident au démarrage de sa carrière, dont nous connaissons aujourd'hui la magnifique réussite.

Des regrets ? Oui, ILS n'ont pas assez parlé et ON n'a pas assez posé de questions. Malgré cela, la transmission se fait.

La fille de Talila, qui a connu ses grands-parents est comédienne et en recherche d'informations.

Comme nous remettons à Talila un exemplaire de notre livre « *Images de la Mémoire Juive* » elle déclare spontanément : « *ce livre sera pour ma fille* ».

Quant à sa petite fille de trois ans et demi, quand elle entend chanter Talila elle s'exclame : *c'est du widdish !*

Talila est allée à Krasnyk, elle a souhaité voir et entendre. Les quelques personnes âgées avec qui elle a pu s'entretenir ne se souvenaient pas que des Juifs aient habité à Krasnyk...

Il faut dire qu'avant la guerre ils ne constituaient que 30% de la population de la ville ! Certes, ils parlaient le Polonais mais aussi le *Widdish* !



Photo : Jean Birenbaum

Avant de nous séparer, nous n'avons pu résister à demander à jeter un regard sur « La petite valise bleue », celle qui a suivi Talila partout où ses pas l'ont menée.

Elles sont là les photos. Ils sont tous là, portraits solitaires ou entourés des amis ou de la famille. C'est sur ces photos que nous nous quittons.

Nous nous reverrons bientôt, au prochain concert ■

Jean Birenbaum



Photos : Marcel Apeloig

(1) 2011-Notre langue d'intérieur (Éd. Naïve -photographe Franck Juery)

Discographie (non exhaustive)

	Papirosn	(Éd. « Le Chant du Monde »
2004	Yiddish Best of	(Ed. Ness music Paris)
2010	Mon Yiddish blues	(Ed. Naïve)
2012	Le temps des bonheurs	(Ed Naïve)

Pour se renseigner sur la carrière et la vie de Talila, vous pouvez consulter sur Internet son espace : <http://talila.yiddish>



MÉMOIRE JUIVE participe à la célébration du Centenaire de la Grande guerre

Centenaire

de la

Première Guerre mondiale

MARDI 18 MARS 2014 À 20 h

Musée de l'Armée / Hôtel National des Invalides - 129, rue de Grenelle, Paris 7^e

Centenaire

de la Première Guerre mondiale

« Kessel, Camondo, Maurois,... Ils se sont engagés pour la France »

Débat avec

Philippe Landau

Historien, conservateur des Archives du Consistoire
auteur de *Les Juifs de France et la Grande Guerre* (CNRS éditions, 1999)

Hubert Tison

Secrétaire général de l'Association des Professeurs d'Histoire - Géographie,
auteur de nombreux articles pédagogiques sur Verdun

Maurice Podembski

Guide conférencier, spécialiste du site de Verdun

Des élèves de l'École Georges Lévy et de Maimonide raconteront leur voyage à Verdun.
Un diaporama de photos de Poilus sera présenté par l'association Mémoire Juive - M.J.P.

Modératrice

Paule-Henriette Levy, Directrice de l'Action culturelle du Fonds Social Juif Unifié
et rédactrice en chef de RCJ (94.8)

Tarif de la soirée : 10 euros

Voyage à Verdun dimanche 9 mars : 70 euros / personne

Renseignements et réservations : 01 42 17 10 70 et actionculturelle@fsju.org



Cette année, de nombreuses manifestations vont commémorer le centenaire du début de la Grande Guerre, de 1914-1918. Voici le récit d'un Combattant volontaire juif, publié dans le « Volontaire juif », organe mensuel des Anciens Combattants Volontaires Juifs, dans son numéro du premier janvier 1931

I l y avait dans une compagnie un garçon nommé Prashkover. Nous venions ensemble de Lyon et étions logés au Château-des-Papes à Avignon. C'était en septembre 1914. Les gradés, les cadres de la Légions nous « dégrossissaient » ; j'entends par là qu'on faisait l'exercice du matin au soir. Tout le monde en avait par dessus la tête et l'on ne pensait qu'à partir au front pour couper aux revues de détail et aux « à droite par quatre ».

Seul, Prashkover prenait un malin plaisir aux exercices et aux revues. D'une voix nasillarde, cet ancien tailleur pour dames, me confiait pendant des heures son horreur du front et de ce qu'on y faisait. « *Mais pourquoi t'es-tu engagés ?* » lui demandai-je. Un geste vague me répondait. Les camarades le considéraient avec mépris et moi-même je n'avais pour lui qu'une estime assez modérée.

En octobre, nous sommes partis pour le front de Champagne : Louvois, Bouzy, Ay, Épernay. Bref, on était dans le secteur de Prunay. En partant de Verzenay on traversait une large vallée, puis le canal de la Marne à la Veslee. Je crois pour tomber sur une route qui avait la fameuse ferme de Marquises à sa droite, avec un beau cimetière militaire derrière ; droit devant soi l'ancienne voie romaine qui va de Reims à Saint-Hilaire-le Haut. Si ma mémoire est fidèle, la position occupée par ma compagnie était à 15 kilomètres à l'est de Reims et à quelques 21 ou 22 de Saint-Hilaire. À gauche, entre les lignes, le bois de Zonane. Les tranchées étaient, sur ce point, assez éloignées de l'ennemi. De notre première ligne à la première ligne allemande il y avait de 600 à 800 mètres, mais des petits postes avançaient à quelques 300 mètres en avant. Il ne faisait pas bon dans ces petits postes avancés : isolés au milieu d'une plaine glaciale (on était en plein mois de décembre et il gelait à pierre fendre), exposés aux attaques des patrouilles allemandes, contre lesquelles deux ou trois fils de fer barbelés protégeaient assez mal, on était exposés à se voir la retraite coupée dans le boyau interminable qui reliait le petit poste à la première ligne. C'est dans un de ces petits postes que l'ami Prashkover avec un autre camarade montait la garde. Quand nous avons appris que c'était son tour, on se tordait ; il va rigoler là-bas notre héros ! disions-nous.

Et puis on attendit. Or, voici ce qui est arrivé. Le brave Prashkover est dans son petit poste avec son camarade. Il fait un froid de canard. Au bout d'une heure, ils sont frigorifiés. Ils voudraient bien poser leur fusil, battre la semelle, se réchauffer, fumer une cigarette, mais pas moyen ; on est sentinelle et l'ennemi rôde tout autour. Immobiles, l'œil aux aguets, ils scrutent les nuit noire et puis, tout d'un coup, des chuchotements, des pas étouffés, du mouvement et des ombres.

Prashkover ne perd pas la tête. Il se rappelle la consigne : en cas d'attaque, prévenir immédiatement la première ligne. À l'époque on n'avait pas encore de fusées ou l'on en avait très peu. Il envoie donc son camarade en arrière pour alerter la section. Lui-même attend et observe. L'ennemi cerne le petit poste, il veut l'enlever par surprise. Alors, notre Prashkover, qui connaît sa théorie par cœur — n'a-t-il pas une tête

juive ? — se dresse : « Qui vive ? » et il manœuvre la culasse mobile. L'attaque par surprise est ratée. Les « Fritz » qui rampaient vers le petit poste s'arrêtent. Alors mon Prashkover, superbe de sang froid, pose son fusil contre la paroi et d'un bond est sur le talus, les « Fritz » épouvantés par un seul homme s'enfuient. Prashkover n'ayant plus de consigne veut s'élancer pour les poursuivre, quand il aperçoit dans la nuit noire quelque chose qui remue dans les barbelés. Sa lourde main s'abat au collet d'un soldat ennemi que rudement il jette dans le poste et attend. Un coureur vient de la première ligne avec l'ordre de se replier.

Prashkover ne l'entend pas de cette oreille, il laisse le coureur au poste et ramène son prisonnier en arrière. Grâce à lui on identifie la troupe ennemie qui était en face. La récompense a été magnifique ; il a eu cent sous et un paquet de tabac gris.

Quel poltron, tout de même !

Le poltron



un travail de mémoire

Des écoliers à Oradour-sur-Glâne, français mais aussi tchèques

Oradour-sur-Glâne, ce village qui fut détruit en 1944 a reçu en octobre dernier la visite d'une centaine d'écoliers. Rien de plus normal, car cela se produit régulièrement.

Cette fois-ci, les visiteurs étaient des écoliers de Brive, du CM1 et 2 du groupe scolaire Edmond Michelet et des lycéens du lycée Bossuet, accompagnés par des lycéens du lycée Bohuslav-Balbin de Hradec-Kralove en Bohême (République tchèque).

Ces écoliers ont visité cette ville qui n'a pas été reconstruite mais laissée en l'état telle qu'elle était en 1944, après le passage d'une colonne de militaires allemands de la pire espèce, des SS.

Sous les ordres d'un commandant et de deux lieutenants, les militaires assassinèrent environ 600 personnes et détruisirent un village.

Ces ruines sont maintenant aménagées en musée. Beaucoup de visiteurs.

Ce jour là, nous pouvons penser que ces écoliers ont reçu une leçon d'histoire comme il en existe peu.

La présence de jeunes Tchèques explique le rapprochement qui est souvent fait entre le massacre d'Oradour-sur-Glâne, en France et celui des habitants de Lidice en Tchécoslovaquie, le 10 juin 1942.

La ville de Lidice, située à une vingtaine de kilomètres de Prague fut entièrement détruite et près de 200 personnes furent fusillées. D'autres déportées. La ville fut rasée.

Même si les conditions sont différentes que celles d'Oradour, la similitude est que ce fut aussi un groupe de militaires SS qui commirent les exactions.

Le prétexte du massacre de Lidice fut des représailles suite à l'assassinat de Richard Heydrich.

Pour Oradour, le prétexte est resté incertain et flou. On pense à une erreur de ville. Car à peu de distance il existe un autre village, Oradour-sur-Vayres. Une hypothèse laisserait entendre qu'un attentat commis par la Résistance aurait décidé les SS d'exercer des représailles dans ce dernier village, et qu'ils se seraient trompés. Cela ne change rien. Ils étaient bien décidés à tuer et à détruire, un village ou l'autre.

Si le village de Lidice fut reconstruit sur les lieux mêmes, à Oradour-sur-Glâne un nouveau village fut construit à environ deux kilomètres et le village martyr laissé en l'état. Souhaitons que ces jeunes écoliers tireront de cette visite une leçon pour la vie, et que jamais ils n'oublieront ce qu'ils ont compris ce jour là. ■



Frida Wattenberg

Môme de Paris

Je suis née à Belleville en 1931.

Dans mon enfance le quartier était un village. Il y avait une ferme avec des vaches à l'étable. C'est là qu'on allait chercher le lait dans une bouteille en aluminium toute cabossée.

Les enfants étaient connus de tous. Sur le trottoir on jouait, jeux de filles, jeux de garçons. On bavardait. La rue était un trait d'union. Malgré les changements, les malheurs, j'aime retourner dans les rues, me souvenir, et m'étonner de vivre.

Le XII^e arrondissement est un quartier historique. De Belleville à la Bastille, la place de la Nation, le Fbg St Antoine, c'était le cœur des grandes révoltes ouvrières.

Le canal St Martin pour son Hôtel du Nord et son « atmosphère », la Grisette et la belle statue de Marianne même si elle regarde vers le quartier du Temple.

Je suis montée bien des fois au Père Lachaise pour rendre hommage aux défenseurs de la Commune de Paris.

Gamins de Paris, gavroches, nous savions que la rue de la Fontaine au Roi fut une glorieuse barricade. Il paraît même que c'est là que Jean-Baptiste Clément composa *Le temps des Cerises*, et aussi *Dansons la capucine*. On chantait aussi *l'Internationale*, et *T'en fais pas Nicolas, la Commune n'est pas morte !*

La prison de la Petite Roquette n'existe plus. À la place un joli jardin. Je n'oublie pas les morts de Charonne.

Sur quarante cinq écoles de mon quartier des plaques de marbre noir pour se souvenir des 1579 enfants du XI^e morts à Auschwitz. Cent quatre vingt neuf enfants de mon école du boulevard de Belleville furent déportés. Nous devions prendre les autobus le 16 juillet 1942 pour le Bois de Vincennes, faire la fête marquant la fin de l'année scolaire 1942.

Toutes les maisons ont perdu des familles entières et dans les cours il n'y eut plus les petits métiers. Maroquineries, chaussures, ateliers de couture, les odeurs d'huile et de colle ont soudain disparu, et on n'entendait plus le bruit des machines.

Les petits pains au pavot, les gâteaux au fromage, et l'accent de ma mère. Je cherche toujours. Mes racines sont dans ma tête.

La rue de Belleville est devenue chinoise. N'oublions pas notre histoire, la France est un si beau pays. ■

Jean Zay, homme d'état mal connu

Récemment, dans le local des Engagés volontaires juifs (UEVACJEA) * Hélène Mouchard-Zay avec Annette Wieviorka sont venues évoquer le père d'Hélène, Jean Zay.

Devant une assemblée de près de cent personnes, elles ont expliqué quelle fut l'Œuvre de ce jeune député du Loiret qui devint ministre de l'Éducation et des Beaux Arts à l'âge de 32 ans.

Brillant parlementaire dans son département, il fut appelé par Léon Blum, en 1936, au sein du « Gouvernement du Front populaire » pour prendre en charge ce ministère.

Jean Zay se mit à la tâche avec la fougue de la jeunesse mais aussi avec un talent exceptionnel.

Sa personnalité était pour le moins singulière.

Son père Léon Zay, juif laïque est journaliste et directeur de journal. Sa mère Alice Chartrain, protestante est institutrice.

Bien que fils et époux d'une protestante, ses adversaires politiques dans son fief du Loiret n'avaient de cesse de rappeler que le « Juif Zay » était d'une race qui trahissait la France et bien d'autres « gentilles ». Quant il fut nommé ministre, il eut droit aux mêmes persécutions agrémentées de l'opprobre dévolu aux *socialistes* qui ruinaient la France.

Pourtant, à Jean Zay, ministre, nous devons :

- La scolarité obligatoire jusqu'à 14 ans.
- La rénovation complète de l'École (dédoublage des classes de plus de 35 élèves, la médecine préventive, l'éducation physique, des moyens éducatifs comme le cinéma et la radio scolaire, etc.).
- Création du CNRS.
- Création du Musée de l'Homme.
- Création du Musée d'Art Moderne.
- Favorise la création de la Cinémathèque avec Henri Langlois.
- Création du Festival de Cannes.
- Il lance l'Exposition Universelle en 1937.
- Il fait rénover la cathédrale de Reims, très endommagée par les combats de 14-18.
- Il fait rénover le Château de Versailles.
- Il invente l'ENA. (toutefois, il manquera du temps nécessaire pour sa mise en œuvre. Ce sera fait en 1946 par Michel Debré, à qui on en attribue le mérite).

En 1940, à la suite des manœuvres des politiciens qui veulent prendre leur revanche sur ce Front populaire, politiciens qui vont former l'essentiel du gouvernement de l'État Français avec Philippe Pétain, il se fait prendre dans le piège du Massilia, en compagnie, entre autres, de Pierre Mendès-France.

Interné, il sera jugé puis condamné à quatre ans de prison. De prison en prison il aboutira à la prison de Riom.

En juin 1944, quatre Miliciens sur ordre de Vichy, viennent le chercher pour le transférer à Melun. Dans les bois de Cusset, près de Vichy, ils l'assassinent et jettent le corps dans un ravin.

On ne retrouvera la dépouille qu'en 1946.

L'histoire de Jean Zay n'est ni d'un immigré, ni même d'un fils d'immigré, mais sa personnalité justifie le rappel de l'existence de cet homme qui fut un *grand* de l'Histoire, à qui nous sommes redevables.

Marcel Apeloig

* Union des Engagés Volontaires Anciens Combattants Juifs, leurs Enfants et Amis – 26 rue du Renard à Paris.



Jean Zay dans son bureau au ministère des Beaux-Arts



Jean Zay caricaturé, injurié et discrédité dans l'opinion publique

Selon les vœux du président de la République, François Hollande, les cendres de Jean ZAY entreront au Panthéon



Les 70 ans du CRIF

Le Conseil Représentatif des Institutions Juives de France, plus connu sous son acronyme, le CRIF est devenu maintenant septuagénaire. Le Comité de Défense Générale est créé dans la clandestinité, à Grenoble fin 1943, par l'union des groupes de résistances juives. Il deviendra rapidement le CRIF, soit le Conseil Représentatif des Israélites de France. Parmi les personnalités qui participèrent à cette création on trouve, parmi d'autres, Léon Meiss, Léo Glasser, Claude Kelman et Adam Rayski. Au fil des années, le Crif deviendra l'interlocuteur privilégié du gouvernement. Il représentera ainsi les nombreuses associations diverses qui en sont membres. Certes il ne peut pas, même si cela est son souhait de toujours, représenter tous les courants et les mouvements. Mais malgré certaines institutions qui restent à l'écart du Crif, (comme le Consistoire qui a quitté le Crif en 2004 et depuis préfère rester en dehors), celui-ci est tout de même reconnu comme un partenaire et un interlocuteur viable.

Parmi les grandes activités qui ont contribué à cette notoriété exceptionnelle, on peut citer le premier diner organisé par le président Théo Klein en 1985. Lors de ce premier diner où fut invité le Premier ministre d'alors, Monsieur Laurent Fabius, le Crif et le gouvernement échangèrent des idées, des programmes d'actions et la promesse que chaque année, un tel diner sera donné.

C'est ce qui se passa. Tous les ans, les présidents du Crif invite un ou plusieurs membres du gouvernement en place. Une année ce fut le président de la République, Monsieur Nicolas Sarkozy qui prit la parole au cours du diner de février 2012.

En 2013, Monsieur François Hollande accepta, lui aussi, l'invitation de l'organisation.

Le Crif s'implique dans tous les événements qui jalonnent le cours des choses. Il est actif lors des tragédies que le monde juif peut connaître.

En 1977 il manifeste sa solidarité envers la communauté juive d'URSS.

En 1980 et en 1982 le Crif dénonce publiquement « la passivité des pouvoirs publics » lors des attentats de la rue Copernic et celui de la rue des Rosiers.

En 1986, le Crif dirige les négociations des communautés juives européennes avec les autorités catholiques polonaises et obtient la reconnaissance du terme « Shoah » puis le déplacement d'un lieu de culte permanent à Birkenau.

Le Crif est partie prenante lors de manifestations diverses. En 1990 pour l'affaire du cimetière de Carpentras.

En 2002 en soutien à l'état d'Israël. En 2006 pour l'hommage rendu à Ilan Halimi. La même année, le Crif mobilise l'opinion française pour obtenir la libération

du soldat israélien Gilad Shalit.

En 2012, le Crif active une cellule de crise : appel à la sécurisation des lieux de culte.

En 2013, au mois d'avril, le Crif organise un voyage en Pologne, à Varsovie pour participer au 70e anniversaire de la Révolte du Ghetto. Une délégation rencontrera l'archevêque de Varsovie et le vice-ministre des Affaires étrangères.

Le Crif est un acteur majeur de la préservation et de la transmission du souvenir et une institution reconnue par la diaspora juive.

Le président de la République, Monsieur François Hollande a reçu dans les salons du palais de l'Élysée, le 16 décembre 2013, Roger Cukierman accompagné d'une délégation, pour le 70e anniversaire de l'institution..

De même le CRIF est reçu par Monsieur Bertrand Delanoë dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris, le mercredi 29 janvier 2014 qui souhaite la bienvenue aux nombreuses personnes présentes et salue le dynamisme de l'institution.

« L'ambition du CRIF d'unifier la communauté juive de France et de s'inscrire dans l'unité nationale, quel cadeau pour la République ! ... après ces années noires, qu'une part de l'âme française, fière de son histoire et de sa culture, bâtit sur l'horreur une espérance. Soixante-dix ans durant lesquels vous n'avez cessé de vous battre pour la dignité humaine, contre toutes les formes de discrimination... »

À quelques semaines de mon départ de la Mairie, je veux vous dire merci de m'avoir permis de veiller avec vous contre les atteintes à la dignité humaine... Aujourd'hui nous pouvons nous réjouir ensemble que l'antisémitisme soit condamné par les lois de la République et il faut que les lois de la République s'appliquent avec fermeté et sérénité... »

Ensemble, nous avons bien travaillé, pour protéger...

Je veux vous dire bon anniversaire et que vive long-



temps l'esprit du CRIF, pour les Juifs de France et pour tous les Français » a conclu le Maire de Paris.

Le président Roger Cukierman retrace dans un bref historique la présence des Juifs en France, puis, Il enchaîne :

« Il a fallu attendre 1995 pour qu'un Président de la République, Jacques Chirac, reconnaisse enfin dans un discours historique et émouvant la responsabilité de la France dans les agissements de Vichy...

Dans la France de 2014, nous sommes inquiets. Nous sommes inquiets de la montée impressionnante du Front national dans l'opinion publique...

Nous sommes aussi inquiets de voir à l'extrême gauche tant d'antisionistes qui prônent le boycott des produits israéliens et semblent endosser avec joie ce nouvel habit de l'antisémitisme. Car quand on est d'extrême gauche, il n'est pas élégant d'être antisémite mais il est acceptable voire recommandable d'être opposé à l'État d'Israël...

Comment notre société en est-elle arrivée à produire des Fofana, des Mohamed Merah ?

La gangrène antisémite a atteint l'école publique. Le mot juif est devenu une injure dans les écoles de la République...

Dans cette maison qui est celle de tous les Parisiens et Parisiennes, nous disons solennellement qu'il faut déclencher une mobilisation générale des esprits contre l'antisémitisme et contre le racisme. Car ce sont les valeurs de la France qui sont en danger...

Le danger est de tolérer l'intolérable ... Quand on attaque les Juifs, ce sont les libertés, de tous, qui sont en danger. Et, il faut s'inquiéter, non pas pour telle ou telle minorité, mais il faut s'inquiéter pour la France ... Mais

nous avons survécu à tant de crises, tant de drames, tant de guerres, que je sais que la France saura trouver dans ses valeurs profondes l'inspiration nécessaire pour surmonter les difficultés actuelles et retrouver le climat de cette Déclaration Universelle des Droits de l'Homme chère à René Cassin, symbole du judaïsme français.

Vive la République ! Vive la France ! Vive Paris ! »

Les présidents du CRIF :

- Léon Meiss (1944-1950)
- Vidal Modiano (1950-1969)
- Ady Steg (1,970-1974)
- Jean Rosenthal (1974-1976)
- Alain de Rothschild (1976-1982)
- Théo Klein (1983-1989)
- Jean Kahn (1989-1995)
- Henri Hajdenberg (1995-2001)
- Roger Cukierman (2001-2007)
- Richard Prasquier(2007-2013)
- Roger Cukierman(2013-)

AVIS DE RECHERCHE

Nous sommes à la recherche de personnes qui auraient connu les jeunes sœurs de mon grand-père, Estera (Mindla) et Ida SZPEKIMAN/SZPEKMAN (pour Ida, parfois écrit SZEKIMAN sans le « p »), déportées de Paris à Auschwitz en juillet 1942 et avril 1944.

Estera est née le 1er mai 1923 à Varsovie et Ida le 19 avril 1926 à Paris 12e. La famille habitait au 65bis, rue de Romainville dans le 19e arrondissement de Paris, à l'emplacement de l'actuelle clinique. Leur père Jankiel était tailleur. Toutes les deux ont été scolarisées à l'école de filles de la rue Romainville, d'octobre 1932 à juillet 1935 pour l'une et d'octobre 1932 à juillet 1938 pour l'autre.

Ida a été réinscrite à l'école Romainville, pendant l'année scolaire 1939-1940, en classe de pré-apprentissage, après une année passée à l'école de la rue des Bois. Estera et Ida étaient apprenties-couturières.

Si vous les avez connues ou si vous connaissez des personnes susceptibles de les avoir connues ou qui pourraient avoir des photos de classe de l'école Romainville, nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir me contacter, Nathalie Pequiman - 06.01.75.38.23.



Pour les anciens, ceux qui fumèrent des cigarettes bien françaises, la plus vendue, la fameuse « Gauloise », vous vous souvenez certainement du dessin qui ornait les paquets.

Un casque gaulois.

L'auteur de ce dessin dont le nom apparaissait, s'appelait Jacno.

En réalité Marcel Jachnovitch.

Né à Paris le 4 août 1904, d'un père émigré d'origine russe, Osip Jachnovitch et d'une mère émigrée autrichienne, Estella Fischof.

Osip quitte l'Ukraine vers l'âge de 17 ans, passe en Allemagne puis arrive en France, à Paris. Il exerce le métier de bijoutier-joaillier dans le IX^e.

Par la suite il s'associera avec Marcel Ogouz pour fonder une entreprise de fabrication de bijoux, rue de Trévise à Paris.

La famille Jachnovitch habite rue Richer dans le IX^e.

Osip, le père de Marcel est très adroit de ses mains et a beaucoup influencé le jeune Marcel. Son habileté l'avait amené à ciseler de bijoux pour Cartier. Est-ce cette adresse manuelle transmise qui amena Marcel à concevoir, plus tard, des caractères typographiques ?

La famille Jachnovitch est de gauche (*il n'était pas question de ne pas être de gauche quand on était juif...* Pierre Juresco ⁽¹⁾). Marcel et sa sœur Renée fréquentent l'école publique avec la ferme intention qu'ils s'intègrent dans la société française. Lui poursuit ses études jusqu'au bac, au lycée Condorcet, sa sœur au lycée Lamartine.

Au cours de ce parcours scolaire, il rencontre Pierre Lazareff parmi de nombreux autres écoliers juifs.

En 1922, avec des amis il participe à la création d'un groupe amical, littéraire et dansant, le « Club des soixante » dans lequel on trouve sa sœur Renée, Mathilde Schwartz, Gisèle Rabinovicz, Élisabeth Worms, Marcel Eichiski, Daniel Alric, Marcel Ogouz, Lucien Marteroy, Roger Lazareff, Jacques Becker (le futur cinéaste) et d'autres avec bien sûr toujours le jeune Pierre Lazareff.

Après son bac, Marcel entre dans le métier de la bijouterie-joaillerie dans les entreprises familiales, mais ses dispositions commerciales sont d'une piètre qualité.

Pierre Lazareff commençant sa carrière de journaliste lui demanda de faire des caricatures de personnages de théâtre pour lesquels Pierre devaient rédiger des articles pour le journal *Le Soir*. Ce travail ne bénéficiait d'aucune rémunération, aussi Marcel pour vivre, travaillait dans une imprimerie où il dessinait des plaques de rues et des panneaux de signalisation.



Marcel épouse Élisabeth Worms, ancienne du Club des soixante.

Il choisit alors de s'essayer dans l'art publicitaire. Sous le pseudonyme de Jacno. Il débute comme affichiste spécialisé dans les affiches de cinéma (*La valse de l'adieu* avec Pierre Blanchard, *Loulou* de Pabst, une série de films de Charlot). Après quelques déconvenues il crée toutes sortes de titres de films, d'animations filmiques. Il réalise des affiches publicitaires (Maggi, Septiligne, Lancel, Lissac, et autres).

« Le casque gaulois » ou Jacno, l'inconnu

Il est dans la veine des grands maîtres du graphisme de l'époque : Carlu, Cassandre, Colin et Loupot. Marcel Jacno va ensuite se consacrer à un travail purement graphique comme la création de caractères avec les établissements Deberny et Peignot.

C'est vers 1936 que Marcel Jacno rencontre la société SEITA pour laquelle il crée des emballages qui l'amènera à concevoir ce fameux

paquet de la Gauloise.

Marcel se rendra aux USA où il rencontrera le designer Raymond Loewy (logo Coca Cola et Lucky Strike).

La guerre, mobilisation. Prisonnier puis évadé.

Rencontre à Vichy avec des personnages de la création comme Philippe Lamour, Le Corbusier et Fernand Léger. On retrouve Marcel à Nice en compagnie de nombreuses personnes qui traverseront l'époque (Georges Brissac, Jean Vidal, Philippe Bloch-Barrault, Jean Worms, Roger Stéphane, etc.)

Il retrouve Mathilde Schwartz (ancienne du Club des soixante) devenue épouse de Gaston Pascalis qui est engagée dans un réseau de Résistance, le F2. Gaston sera arrêté par la Gestapo et disparaîtra.

Il est possible que Marcel Jacno appartienne au mouvement Libération pour lequel il fabrique de faux papiers. (Sous le pseudonyme de Jacquenot)

Il est arrêté en 1943 à Paris.

Torturé par la Gestapo il est incarcéré à Fresnes puis interné à Buchenwald et à Dora.

Protégé par le réseau communiste de ces camps, il bénéficiera d'un régime plus tolérable. Il peindra des fresques dans certains bâtiments.

Divers membres de sa famille seront déportés et exterminés dans les camps.

Marcel revient de déportation, porteur du typhus. Sauvé in extremis il doit poursuivre une longue convalescence.

Dès 1946, il reprend ses activités, se consacrant à concevoir des annonces presse pour Lip, Bourjois, Chanel, etc.

Avec la SEITA il finalise le paquet de Gauloises en 1947.

Adaptation pour les Gauloises bleues et Gauloises longues. Il crée des étuis pour des cigares (Entr'act, Voltigeurs, Diplomat).



Il travaille aussi pour des éditeurs (Club du Livre, Union Latine d'Édition, Club bibliophile de France, Éditions Julliard, Denoël, Hachette. Il crée un nouveau caractère le Jacno (publié en 1948) et dessine l'alphabet Savoie pour le Club bibliophile de France en 1949. On le retrouve aussi dans la conception des formules de L'Observateur et Radar.

En 1950 il crée l'image de marque du TNP (Théâtre National Populaire) et réalise des affiches. Il prend en charge la mise en page des journaux du TNP, la ligne graphique de la collection du répertoire, la billetterie et autres publications. Il s'intégrera bien avec l'équipe du TNP, mais Jean Vilar payait mal. Le TNP ne lui assure pas ses fins de mois.

Marcel doit travailler pour d'autres clients. Publicité, affichage, création d'images de marques, etc.

Avec Mathilde Worms-Pascalis ils forment un couple mais vivant chacun chez soi.

Parmi leurs amis, l'architecte Émile Aillaud, les sculpteurs Claude et Xavier Lalanne.

Homme de gauche, mais discret, raffiné, sans aucune ostentation.

Il poursuivra sa vie dans la création graphique.

Il sera membre de l'Alliance Graphique Internationale (AGI).

Il sera présent dans l'exposition de l'AGI en 1955 : « L'Art et la publicité » (Union des Arts Décoratifs).

En compagnie de ses pairs comme Carlu, Colin, Nathan, Picart-Doux, Savignac, Villemot, et d'autres graphistes étrangers.

Marcel Jacno entretiendra toute sa vie des liens avec tous les professionnels du graphisme et de l'affiche.

Parmi ses réalisations et créations :

- Image de marque du Théâtre des Nations.
- Affiche pour l'Opéra et l'Opéra Comique
- Nouvelle identité visuelle pour Guerlain.
- Mise en page du *Procès de Kafka* édité par les Bibliophiles du Palais.
- Image de marque pour la Maison des Arts et de la Culture de Créteil.
- Entête définitive de *France Soir* en 1969.

Il recevra un Oscar pour l'ensemble de son œuvre.

Marcel Jacno (Jachnovitch) décède en 1989. ■

Marcel Apeloig

Remerciements à Michel Wlassikoff pour ses recherches et sa gracieuse communication sur l'histoire de Marcel Jacno.

(1) Pierre Juresco : âgé de moins de 17 ans, il participera à la Résistance. Survivant des combats du Vercors.



Affiche du TNP pour le Festival d'Avignon



Alphabet créé par Marcel Jacno pour le Palais de Chaillot



Le logo du T.N.P. créé par Marcel Jacno



Q

uand on passe dans la rue, qu'on prend le métro ou tout autre moyen de déplacement, notre œil est attiré plus ou moins consciemment par les panneaux publicitaires qui nous environnent.

Parfois, ce sont de simples et assez petites affichettes, ailleurs c'est un panneau de plusieurs mètres

de large et autant de hauteur.

Cela peut être l'annonce de spectacles, d'exposition, de manifestations ou encore de la « pub » (publicité ou réclame selon les époques).

Premier regard, on aime ou pas. Parfois même on est choqué par ce qui est montré.

On peut être aussi enthousiaste, voire amusé ou encore intrigué.

Quelle que soit la réaction qu'on manifeste, peu d'entre nous ont une pensée pour le concepteur de cet objet de communication, d'information.

« *Qui a bien pu pondre ce truc ?* », peut-on entendre parfois quand les gens n'aiment pas.

Il est très rare d'entendre : « *Formidable ! Quel talent !* ».

Les noms des créateurs des affiches, des logos, des images de marque sont généralement complètement ignorés.

Soit ils ne sont pas connus, soit ça n'intéresse pas grand monde.

Certes, des noms comme Toulouse-Lautrec, Cassandre et même Savignac, (avec sa fameuse vache à pis roses) peuvent être connus et mémorisés.

Ces artistes, qu'on appelle maintenant des graphistes, voire graphiste designer, travaillent dans l'ombre, du moins dans celle du « grand public », qui, généralement connaît bien mieux les noms de footballeurs.

C'est le cas de Philippe Apeloig.

Plus de trente ans que ce graphiste designer créé de nombreux graphismes. Des logos, des images de marque, des couvertures de livres, des affiches et toutes sortes de supports de l'information.

Reconnu internationalement dans sa profession, il reste un parfait inconnu de ce grand public qui voit régulièrement

ses créations sur les panneaux du métro, dans les rues, sur les colonnes Morris. Par exemple, assez récemment lors de la manifestation de la société Hermès, on a pu voir des affiches sur beaucoup de supports.

Sur les Champs Élysées à Paris des immenses bannières,

qui annonçaient le « *Saut Hermès* ».

Le graphisme était une œuvre de Philippe Apeloig.

Le logo du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, c'est lui.

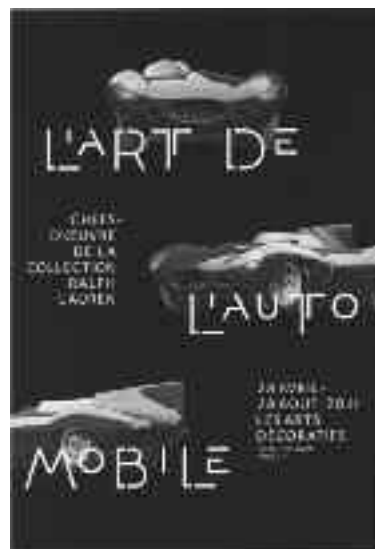
Le logo des Musées de France, c'est lui.

Si vous êtes intéressés, si vous êtes curieux, rendez vous au Musée des Arts Décoratifs où, jusqu'au mois de mars 2014, une rétrospective du travail de Philippe Apeloig est exposée.

Sur plus de 600 mètres carrés, vous pourrez voir l'extraordinaire parcours créatif de cet artiste.

Vous pourrez aussi vous procurer un livre qui d'une manière plus complète encore, explique comment naquirent toutes ces œuvres.

Michel Rozenberg



Rédaction collective - Conception, mise en page : Marcel Apeloig et Jean-Pierre Randon.
Tous les textes publiés le sont sous la responsabilité de leurs auteurs.

MÉMOIRE JUIVE - mjdp - 17 rue Geoffroy l'Asnier - 75004 Paris
memoirejuivedeparis@free.fr

